

La question de l'étrangeté : Sur les spécificités de la traduction de la littérature pour l'enfance et la jeunesse

Lorsque, l'été dernier, à l'occasion d'un congrès de l'association Verband deutschsprachiger Literaturübersetzer (VdÜ) à Wolfenbüttel, j'ai demandé à mes collègues ce qui, d'après eux, faisait la spécificité de la traduction de la littérature pour l'enfance et la jeunesse, les regards que j'ai récoltés trahissaient l'étonnement, pour ne pas dire le doute, un peu comme s'ils pensaient :

« Qu'est-ce que c'est cette ânerie ? » L'instant d'après, leurs réponses pleuvaient sur moi : il n'existait aucune spécificité de la traduction de la littérature pour l'enfance et la jeunesse ; toute traduction se devait d'être un bon texte ; si les enfants ne connaissaient pas certains mots, il leur faudrait les apprendre ; il ne fallait pas utiliser la langue actuelle des jeunes, ce pourrait être vécu comme une tentative de se faire bien voir et ça vieillit vite ; la littérature pour l'enfance et la jeunesse était tout aussi difficile à traduire que n'importe quel autre texte. Elle est seulement moins bien payée que les traductions littéraires. Un point, c'est tout.

Toutes ces réponses sont parfaitement correctes et justifiées, elles sont le fait de traducteurs et traductrices qui travaillent quotidiennement sur des textes, qui les peaufinent et cherchent les meilleures correspondances en allemand. Elles étaient le fruit de leurs expériences, mais leurs réponses ne me satisfaisaient pas. J'avais encore dans l'oreille certaines phrases que m'avaient assénées certains éditeurs au cours de ma carrière de traductrice – « N'employez pas autant de mots étrangers », « Il faut changer le nom », « Dans cet ouvrage pratique, il ne faut utiliser que des informations pertinentes pour l'Allemagne », et ainsi de suite. Comme mon expérience ne repose que sur des traductions de l'italien et qu'elle ne couvre bien sûr pas tous les domaines, j'ai donc étendu mes recherches à d'autres canaux – et après de longues années de travail pratique, entrepris une excursion dans les sciences de la littérature, plus précisément dans la littérature pour enfants comparée et la traductologie. Il va de soi que je n'aurai pas le temps d'expliquer ici tous les aspects de ces sciences. Par ailleurs nombre d'études scientifiques sur la littérature sont désormais obsolètes, ce qui est dans leur nature puisqu'elles analysent toujours les œuvres publiées avec un certain recul et ne peuvent donc juger des tendances que rétrospectivement. Je vais essayer de dessiner un tableau juste et instructif de la traduction de la littérature pour l'enfance et la jeunesse, dans le passé et à présent.

Avant de parler des spécificités de la traduction de la littérature pour l'enfance et la jeunesse, j'aimerais évoquer la position générale de cette littérature. À cet égard est significatif le titre d'une manifestation qui s'est déroulée le 30 septembre de cette année à Berlin et à laquelle je n'ai malheureusement pas pu assister : « Kinder- und Jugendliteratur – Beliebt und doch belächelt » (la littérature pour l'enfance et la jeunesse – aimée et pourtant raillée). Les participants avaient l'intention de débattre de la signification de la littérature pour l'enfance et la jeunesse en Allemagne, un sujet sans nul doute captivant, dont je ne connais malheureusement pas le résultat. Cependant, on peut constater que la littérature pour l'enfance et la jeunesse a gagné en importance économique ces dernières décennies : en 2014, dans la seule Allemagne, 8142 nouvelles parutions pour enfants et jeunes sont sorties.¹ De plus en plus d'ailleurs, des livres pour enfants et jeunes se retrouvent sur les listes de bestsellers littéraires : ainsi, en octobre, le dernier volume de la trilogie de Kerstin Gier *Silber* s'est hissé d'un coup au premier rang de la liste de bestsellers du *Spiegel*.

¹ *Buch und Buchhandel in Zahlen* 2015, p. 85

Ce qui n'empêche pas la littérature pour l'enfance et la jeunesse d'être tenue en piètre estime. On le voit clairement au prix du livre. Les gens ne sont pas prêts à dépenser beaucoup d'argent pour les livres d'enfants – puisqu'il s'agit SEULEMENT d'histoires pour enfants. Et c'est ici que commence le dilemme. Pas uniquement pour les traducteurs, mais pour tous les acteurs impliqués dans la production de littérature pour enfants et jeunes. Car les exigences posées à cette littérature sont immenses bien qu'en majorité, le public se dise souvent : « Après tout, rien de plus facile que d'écrire et de traduire un livre pour enfants. »

Dans une interview donnée au *Börsenblatt* au début des années 1980, Christine Nöstlinger a déclaré à ce sujet : « Écrire un livre pour des enfants qui commencent seulement à lire et ne devraient pas se sentir frustrés, n'est pas si facile que ça. Pour l'auteur, c'est un exercice d'équilibre. Formellement, le livre ne doit pas trop exiger de ses lecteurs tout en leur proposant un contenu intéressant. Les enfants de tous âges ont une grande connaissance de la vie, ils ont déjà fait leurs bonnes et mauvaises expériences, qu'ils tiennent à retrouver dans le texte. [...] Ainsi, l'auteur doit se plier en quatre pour satisfaire à leurs exigences de qualité en phrases « simples » tout en livrant du suspense, de l'humour et des jeux de mots, mais aussi en restant proche de la réalité. »² Autant de déclarations auxquelles les traducteurs de livres pour enfants et jeunes pourraient souscrire.

Mais comme la littérature pour enfants est une littérature d'intermédiaire – la plupart du temps, ce sont les parents, les grands-parents, les tantes, les oncles, les éducateurs et les enseignants qui choisissent les livres pour les jeunes lecteurs –, elle doit non seulement satisfaire les exigences de qualité des enfants, mais aussi celles de leurs intermédiaires, des éditeurs, des lecteurs, des agents et des libraires.

Ces intermédiaires demandent des contenus de très haute qualité, censés servir le bien des enfants. Dans notre civilisation nord- et ouest-européenne, ces contenus doivent se conformer à l'humanisme, à l'esprit des Lumières et de la démocratie, ils doivent porter des vérités, respecter les valeurs fondamentales et ne pas enfreindre les normes régissant notre coexistence. Ils ne doivent en aucun cas être xénophobes, bellicistes, discriminatoires ou racistes. La correction politique est une nécessité absolue, les idéologies tout à fait inenvisageables.³ La littérature pour enfants et jeunes doit servir de guide dans une vie de plus en plus complexe et difficile, elle doit les sensibiliser, provoquer chez eux certains sentiments, la participation et l'empathie, les encourager, susciter des idées positives et favoriser leur créativité. Elle doit proposer des solutions aux problèmes touchant les enfants et les jeunes. Et tout ceci doit être transmis dans un récit, des mots choisis, une syntaxe et un style convenant aux enfants et aux jeunes. Sans compter que les livres doivent être divertissants, drôles et renforcer les compétences de lecture des enfants. Bref, on a l'impression d'être à la recherche du mouton à cinq pattes.

Emer O'Sullivan, professeure de littérature anglaise à l'Université de Lunebourg, l'a résumé ainsi dans son ouvrage de littérature comparée *Kinderliterarische Komparatistik* : « La littérature pour enfants [...] s'insère dans un cadre d'utilisation social, pédagogique et littéraire, on peut dire qu'une part non négligeable de cette littérature fonctionne comme une instance de socialisation. Elle joue un rôle dans l'enculturation de l'enfant car elle lui transmet certaines connaissances et valeurs indispensables et a pour tâche de l'introduire aux normes et au savoir du monde adulte. »⁴

Pourtant, comme le montrent les nombreux livres pour enfants et jeunes publiés tous les ans, les auteurs et les éditeurs réussissent ce tour de force. Des 8000 titres sortis l'an dernier, à peu près 2000 étaient des traductions en allemand.⁵ Si donc un traducteur ou une traductrice se voit confier le mandat de traduire un livre pour enfants ou pour jeunes, il (ou elle) se retrouve devant la tâche presque schizophrène de devoir répondre à toutes les exigences

² Nöstlinger, Christine : « Phantasie und Engagement gehören zusammen », interviewée par Christian Schmitt, in: *Börsenblatt* 51/28.3.1983, p. 1475–1476, citée d'après Nadja Korthals, p. 21

³ Voir Bardola, Nicola : « Qualitätskriterien für Kinder- und Jugendliteratur », http://www.zukunftministerium.bayern.de/imperia/md/content/stmas/stmas_internet/familie/abschl-bardola-100423.pdf [consulté le 02.10.2015]

⁴ Emer O'Sullivan : *Kinderliterarische Komparatistik*, p. 113 sqq.

⁵ *Buch und Buchhandel in Zahlen*, 2015, p. 101

conscientes ou inconscientes des lecteurs petits et grands, des éditeurs et des correcteurs, des responsables du marketing et des libraires. Il (ou elle) se retrouve ficelé(e) dans un corset passablement ajusté, même s'il ou si elle n'a pas à prendre de décisions lourdes de conséquences pour l'intrigue d'une histoire. Comme pour toutes les traductions, la littérature pour enfants et jeunes doit être transposée fidèlement au texte original, l'histoire devrait produire un effet analogue à celui qu'elle a eu dans le pays d'origine. Les traductrices et traducteurs de toute littérature recherchent l'équivalence d'effet et la fidélité à l'œuvre – que l'on résume souvent par la formule : « Aussi fidèle que possible et aussi libre que nécessaire ».

De plus, les traductrices et traducteurs de littérature pour enfants et jeunes ont en tête divers filtres et paramètres à appliquer à un texte destiné aux enfants. À commencer par l'âge du groupe cible : s'agit-il d'un livre illustré pour enfants en âge préscolaire à partir de quatre ans ? Est-ce un livre d'apprentissage de la lecture ? Ou un livre pour garçons et filles à partir de huit ans, dont on peut espérer qu'ils savent bien lire et disposent d'un vocabulaire plus étendu ? Quelle dose d'étrangeté un texte peut-il contenir ? Combien de choses les enfants devraient-ils apprendre sur les pays et sociétés étrangers ? Combien peuvent-ils comprendre ? L'objectif est toujours de livrer aux enfants un texte compréhensible.

Une directrice de programmation m'a fait un jour la synthèse de cette tâche en ces mots : « Plus ils sont jeunes, plus le texte doit être allemand, plus ils sont vieux et plus il peut s'approcher de l'original ». Une attitude que l'on peut adopter à plusieurs niveaux : aux mots étrangers pour ce qui est du vocabulaire – pour lesquels la traductrice ou le traducteur choisira des expressions allemandes –, ce que l'éditrice fit pour l'une de mes premières traductions en remplaçant les mots d'origine latine : « amüsieren » par « Spaß haben » et « ruinieren » par « kaputt machen ». On peut discuter de ces interventions, en ce qui me concerne, elles m'ont sensibilisée.

On peut bien sûr aussi appliquer la phrase de la directrice de programmation au niveau du contenu : ainsi, surtout à partir de dix ans, les enfants se voient proposer des histoires qui se passent en Angleterre, en Amérique, au Mexique ou en Italie, ce qui se reflète dans les noms des personnages, mais aussi dans les noms de lieux et dans les situations quotidiennes (l'école) ou dans les conventions et habitudes en vigueur dans ces pays. Ainsi dans l'ouvrage de Jeff Kinney, *Carnet de bord de Greg Heffley*, traduit par Collin McMahon et recommandé à partir de 10 ans : les garçons s'appellent tout naturellement Lionel, Jason, Roderick et, justement, Greg ; dans le premier volume, on parle de la Junior Highschool ; plus tard on voit les jeunes jouer au *Shuffleboard* ; il est donc évident que l'action se passe aux États-Unis. L'acceptation de ces traits étrangers dans les textes n'est pas seulement un tribut à l'âge des lecteurs, elle témoigne aussi de l'internationalisation et de l'ouverture au monde de notre société ces dernières décennies, bien différente de ce qu'elle était dans l'après-guerre et les années 1950 et 1960, lorsque des œuvres comme *Pippi Långstrump (Fifi Brindacier)* ou *The Famous Five (Le Club des cinq)* et *St. Clare's (Les Jumelles)* d'Enid Blyton ont été traduites pour la première fois en allemand. À l'heure actuelle, la télévision, les jeux vidéo et le cinéma y sont évidemment pour beaucoup si les *kids* d'aujourd'hui se sont familiarisés avec l'espace anglo-américain surtout. L'encouragement des langues dans les crèches et l'école primaire met les enfants en contact avec l'anglais dès leur plus jeune âge. Il se pourrait que les futures générations ne lisent plus les livres que dans la version originale anglaise...

À quel point, dans le passé, les traductions de littérature pour enfants – et pas uniquement elles – furent ramenées vers la zone germanophone et à quel point le caractère étranger des textes fut éliminé, c'est ce qu'a démontré de façon impressionnante Nadja Korthals dans son mémoire de diplôme rédigé dans le cadre de la filière master « Print and Publishing » de la Medienhochschule de Stuttgart – elle s'est pour cela référée à la série *St. Clare's* d'Enid Blyton. C'est justement avec ces livres qui se vendent depuis si longtemps et sont lus en Allemagne depuis les années 1960 que l'on peut juger au mieux du traitement auquel on soumettait les textes originaux à l'époque. Comme mon expérience avec les classiques et les long-sellers se limite à une brève adaptation de *Pinocchio* et aux *Histoires au téléphone* de Gianni Rodari, j'aimerais ici présenter cet exemple anglais que je trouve très révélateur. Car Nadja Korthals a constaté que de nombreuses modifications ont été introduites dans les livres d'Enid Blyton – et même à tous les niveaux du texte.

Petite remarque sur Enid Blyton : entre 1930 et 1950, elle a écrit plus de 600 livres et, jusqu'en 2009, 600 millions d'exemplaires ont été vendus, ce qui en fait l'une des écrivaines qui a eu le succès le plus retentissant. À l'heure actuelle, cbj de Munich fait retravailler la série des aventures du *Club des cinq* – j'y reviendrai un peu plus tard et au cours de l'atelier. Egmont Schneiderbuch vient de renouveler la couverture des *Jumelles* et de « retravailler avec soin » les textes comme l'a écrit le *Börsenblatt* avant la Foire du livre de Francfort. La limite d'âge a été abaissée à 8 ans, car des études de marché ont montré que c'était surtout les fillettes de 8 à dix ans qui s'intéressaient aux *Jumelles*.⁶

Après avoir pris connaissance du mémoire de Nadja Korthals, j'avais l'impression qu'en 1965, dans sa traduction des *Jumelles*, Christa Kupfer avait pratiquement tout modifié, à commencer par le nom des jumelles qui, dans la version originale, s'appellent Patricia et Isabel. Dans l'ensemble, 65 pour cent des prénoms furent germanisés contre seulement dix pour cent des noms propres, ce qui signifie que les jumelles ont certes des prénoms allemands, mais qu'elles continuent de porter le nom de Sullivan. Ainsi, une nouvelle élève se présente comme « Hilda Wentworth ». L'internat britannique de St. Clare s'est transformé en Lindenhof, toutes les références à la monarchie britannique ont été éliminées de sorte qu'on a le sentiment que les histoires des jumelles se déroulent en Allemagne ou en Autriche. L'âge des héroïnes a été abaissé de 14 à 12 ans, Nadja Korthals suppose que les facéties de ces fillettes de 14 ans ont été perçues comme étant vraiment trop puérides pour l'Allemagne. Les usages du système scolaire et de l'internat britanniques ont été modifiés : ainsi il n'y a plus d'uniformes scolaires ; on a laissé tomber les hymnes du collège et les prières du soir ; quant aux sports, le crosse a fait place au handball. À la place du thé de cinq heures, on déguste du café et des gâteaux ; les différences sociales ont été atténuées – l'internat n'est plus un collège onéreux réservé à l'élite, c'est devenu un lieu « où tout le monde va ».⁷

Comme Enid Blyton a écrit la série des *Jumelles* dans les années 1940, la technologie n'est bien sûr pas au niveau actuel. Aussi bien le texte anglais que la traduction allemande ont été pour ainsi dire « rétrospectivement améliorés » : ainsi, on ne trouve plus de poêle à mazout, mais un radiateur, et le gramophone est devenu un tourne-disque – encore dans l'édition de 2005 (à ne pas confondre avec *Hanni und Nanni – Das Buch zum Film [Les Jumelles – Le roman du film]* de 2010, ce dernier ouvrage étant une adaptation complète qui commence à Berlin – mais il s'agit là d'une toute autre forme de traduction...).

Par la suite, la traduction de Christa Kupfer a été remaniée. Nadja Korthals y constate surtout une intensification des sentiments : ainsi la phrase « lachend und schwatzend huschten die Mädchen herein » (les fillettes entrèrent, riant et jacassant) est devenue « Wie ein aufgeschuchter Krähenschwarm kamen die Mädchen hereingeflattert » (les fillettes entrèrent comme un vol de corneilles effarouchées) ; ou : la phrase « Margret wurde vor Freude rot » (Margret rougit de plaisir) a été remplacée par « Vor Freude und Glück strahlte Margret wie eine Schneekönigin » (de plaisir et de joie, Margret rayonna comme une reine des neiges). Les sentiments négatifs sont dramatisés : « Angst » (peur) devient « Panik », « Schock » devient « Todesschreck » (frayeur mortelle), « unheimliche Stille » (silence inquiétant) devient « Totenstille » (silence de mort).⁸ On ne peut que spéculer sur les raisons qui ont motivé ces changements.

En revanche, les scènes violentes sont décrites avec moins de cruauté ou même éliminées ; les mauvais tours sont dédramatisés afin de ne pas susciter un effet d'émulation (au lieu de véritables feux d'artifice, les enfants utilisent des pétards et des cierges magiques⁹), toute déviation des normes éducatives est remplacée par un comportement conforme aux normes : la phrase anglaise originale « she went quietly on bare feet » a été traduite par « Leise ging sie in ihren weichen Hausschuhen ... »¹⁰ (elle s'éloigna silencieusement dans ses douces pantoufles) – il n'est pas question que l'enfant attrape froid..

⁶ *Börsenblatt*, No 38/2015 : « Frischekick fürs Zwillingsspaar », p. 30

⁷ Blyton, Enid : *Les Jumelles*, volume 1 (*Les Jumelles à Saint-Clair*, trad. en français par Rosalind Elland-Goldsmith, Hachette, rééd. 2014)

⁸ Korthals, Nadja, ebenda., p. 140

⁹ Korthals, Nadja, ebenda., p. 112

¹⁰ Korthals, Nadja, ebenda., p. 111

Je n'aurais jamais imaginé que l'on puisse modifier autant de choses. Et cela prouve, entre autres, à quel point les titres qui n'ont pas eu l'honneur d'être comptés parmi les classiques bien qu'ils soient tout aussi ou même plus anciens que ceux-ci, doivent s'adapter aux exigences du marché (ainsi de *Pippi Långstrump*). Emer O'Sullivan appelle cette littérature « une littérature de service »¹¹, qu'auparavant on appelait « littérature populaire ou littérature de gare » et qu'on nomme aujourd'hui « littérature de divertissement » – dans le domaine de la littérature pour enfants et jeunes, les maisons d'édition parlent volontiers de « lectures », qu'il serait apparemment permis de remanier en toute liberté et pour laquelle la consommabilité prime sur la fidélité à l'original – du moins est-ce ma thèse.

En ce qui concerne les titres littéraires actuels, je ne peux cependant pas imaginer que les textes pourraient subir de telles modifications. Bien qu'ici, se pose la question du genre.

Pour autant que je le sache, les changements de noms des personnages et des lieux continuent d'être courants dans les romans fantastiques. Car il y est question de mondes et de personnages inventés dont les noms ont souvent une signification qu'il faut transposer en allemand. On en trouve des exemples dans *The Hobbit* de Tolkien¹² (traduit en 1957 par Walter Scherf), où les « Baggins » deviennent des « Beutlins » (Sacquet en français), « Shire » devient « Auenland » (la Comté en français) et « Rivendell » « Bruchtal » (Fondcombe en français). Ces noms se sont si profondément imprimés dans la mémoire de lecture collective qu'ils ont été conservés par Wolfgang Krege dans sa nouvelle traduction du *Hobbit* en 1997, alors qu'il aurait pu en profiter pour se rapprocher de l'original.¹³

Dans le monde des livres pour enfants et jeunes, le plus bel exemple de changements de noms est *Harry Potter* de J.K. Rowling : ils ont pour objectif d'une part, d'améliorer la lisibilité, d'autre part, de transposer en allemand l'ambiguïté des noms des personnages, des créatures enchantées et des formules magiques. Ainsi « Hermione » étant difficile à lire en allemand, il devient « Hermine », la journaliste « Rita Skeeter » devient « Rita Kimmkorn » (pas de changement en français), « Arnold Peasegood » devient « Arnold Friedlich » (Arnold Bondupois en français). Quant à la « Diagon Alley », elle se transforme en « Winkelgasse » (Chemin de Traverse en français). Toutefois, chez Harry Potter – au contraire des *Jumelles* – l'ensemble du décor reste situé en Angleterre et Hogwarts reste inchangé (Poudlard en français). On le voit, entre autres, dans les titres de livres fictifs de la série : « Home Life and Social Habits of British Muggles » est traduit en allemand par « Häusliches Leben und gesellschaftliche Sitten Britischer Muggels » (en français : Vie et mœurs des Moldus en Grande-Bretagne). Ou dans le nom des institutions comme la « Zentrale der Britischen und Irischen Quidditch-Liga »¹⁴ (Siège de la ligue britannique et irlandaise de Quidditch, en français). Il semblerait que, chez Carlsen, la question de savoir si on pouvait imposer autant d'étrangeté aux enfants allemands a fait l'objet d'intenses discussions. Entre-temps, nous le savons tous : on peut – et même très bien.

Tous ces exemples montrent bien où réside le problème majeur lorsqu'on traduit la littérature pour enfants et jeunes. Ce ne sont que noms évocateurs, jeux de mots et rimes qu'il faut transférer en allemand. Des difficultés avec lesquelles mes collègues des belles-lettres luttent de la même façon. Mais la question qui se pose est de savoir quel degré d'étrangeté on peut tolérer dans les livres pour enfants et jeunes et quoi éliminer.

Dans la traduction de la littérature pour l'enfance et la jeunesse, on a affaire à ce que l'on appelle de la communication asymétrique : des adultes écrivent et traduisent pour des enfants et des jeunes et se livrent à des conjectures sur la capacité de réception de leurs jeunes lecteurs¹⁵, ce qui a des répercussions directes sur les décisions de traduction. Moins les traducteurs font confiance aux enfants et plus ils adaptent et germanisent les

¹¹ O'Sullivan, Emer, ebenda, p. 131

¹² *Herr der Ringe* ([*Le Seigneur des anneaux*] publié en allemand en 1969/79, traduit par Margaret Carroux, et retraduit par Wolfgang Krege en 2000)

¹³ Un exemple actuel de changements de noms dans la littérature pour adultes se trouve dans la série *Game of Thrones/Das Lied von Feuer und Eis* (*Le trône de fer* en français) de George R.R. Martin, où « Jon Snow » devient « Jon Schnee » (pas de changement en français) et « King's Landing » devient « Königsmund » (« Port-Réal » en français).

¹⁴ Remarquons à ce propos que le « Quidditch », une invention originale de J.K. Rowling et un sport fantastique imaginé de bout en bout, a été repris tel quel.

¹⁵ O'Sullivan, Emer, ebenda, p. 57

textes afin que – comme l’écrit Emer O’Sullivan – « l’étrangeté ne provoque pas d’irritation »¹⁶. Plus ils font confiance à leurs lecteurs, moins ils s’éloignent de l’original et plus ils reprennent des faits inconnus.

J’ai l’impression que sous nos latitudes, on ne faisait dans le passé pas tellement confiance aux jeunes lecteurs. La plupart des médiateurs – maisons d’édition, auteurs, parents – étaient d’avis qu’il fallait que ce soit « bon pour l’enfant », et entendait par là que cela devait être compréhensible jusque dans les moindres recoins ou à la moindre lettre. Pour ma part, je crois qu’un texte compréhensible à 100 pour cent peut être passablement ennuyeux. Techniquement, cela signifie souvent que dans la traduction on introduit des phrases explicatives susceptibles de perturber le rythme du texte. Les notes en bas de page dont parle la traductrice Heike Brandt dans son exposé « Haben Übersetzerinnen von Kinder- und Jugendliteratur eine besondere Verantwortung ? »¹⁷ interrompent encore plus abruptement la lecture, arrachent à l’histoire, dans le seul but qu’aucun détail ne demeure inexpliqué. Il se peut que ce soit précieux du point de vue pédagogique, mais il y flotte toujours un soupçon de rappel moralisateur, pointant ostensiblement une fois encore au lecteur l’étrangeté et sa propre ignorance. Aucun enfant n’y prendra plaisir. Heureusement, ce n’est plus l’habitude dans les livres actuels pour les enfants et les jeunes (du moins pas dans ceux que j’ai lus ces dernières années).

Au contraire, depuis quelque temps, on discerne dans les traductions une tendance à se rapprocher de l’original. Une tendance qui se dessine également dans la traduction des belles-lettres, et se remarque particulièrement dans les nouvelles traductions des classiques, loués pour leur proximité linguistique au texte de départ. En ce qui concerne les livres pour enfants et jeunes, les volumes du *Club des cinq* d’Enid Blyton sont soumis à l’heure actuelle à un complet remaniement. La responsable Kerstin Kipker, dont j’ai fait la connaissance à la Foire du livre de Francfort, m’a parlé de ces changements : les noms des héros sont désormais les mêmes que dans l’original – Julian, Dick et George au lieu de Julius, Richard et Georg. Les parents vont en vacances en Écosse au lieu de partir à la montagne. On savoure de nouveau l’heure du thé (tea-time) et on mange des muffins, des sandwiches et des pies au lieu de tartines beurrées et de gâteaux. Le caractère britannique peut devenir de nouveau sensible dans le texte, et on ne cache plus le fait que les histoires se passent dans les années 1950, une époque où les mobiles n’existaient pas encore et où on pouvait encore s’extasier devant la nouvelle télévision (ce qui aujourd’hui, avec les méga-écrans plats est presque redevenu normal...). L’étrangeté a retrouvé sa place dans les histoires. Ce qui n’empêche pas Kerstin Kipker de sacrifier au politiquement correct – ainsi la petite gitane devient « die wilde Jo, ein Straßenkind » (Jo la sauvageonne, une enfant des rues) –, la violence domestique, à savoir la menace de correction du père, est éliminée. Le remaniement obéit ici au principe de ce qui est bon pour l’enfant. Je parlerai d’autres détails encore lors de l’atelier.

Que les enfants et les jeunes sont aujourd’hui capables de supporter davantage d’étrangeté, cela se voit déjà dans les titres des livres. La tendance va vers les titres en langue anglaise : ainsi les enfants lisent-ils déjà *Warrior Cats* et *Survivor Dogs* (mais en français : *La Guerre des clans* et *Survivants*), deux séries par Erin Hunter pour enfants à partir de 10 ans (traduction allemande : *Cats*, Friederike Levin/Friedrich Pflüger ; *Dogs*, Elsbeth Ranke), *Foxcraft* (Inbali Iserles, traductrice : Katharina Orgaß, dès 10 ans), *2L8 – Too late* (Valentina F., traductrice : Ulrike Schimming, dès 12 ans), *Selection* (Kiera Cass, traductrice : Susann Friedrich, dès 13 ans), *Two boys kissing* (David Levithan, traductrice : Martina Tichy, dès 14 ans), *How to be gay* (James Dawson, traducteur : Volker Oldenburg, dès 14 ans), *Big Game* (Dan Smith, traductrice : Birgit Niehaus, dès 12 ans) ou *12 Things to do before you crash and burn* (James Porimos, traducteur : Uwe-Michael Gutzschhahn, dès 14 ans). Même les auteurs allemands recourent à des titres anglais, comme *Train Kids* (Dirk Reinhardt, dès 14 ans), *F.E.A.R.* (Elisabeth Zöller, dès 14 ans) ou *Nanking Road* (Anne C. Voorhoeve, dès 14 ans). On pourrait poursuivre cette liste à discrétion... Bien sûr, souvent, de tels titres anglais cachent de complexes décisions marketing qui font passer le bien-être de la maison d’édition avant celui des enfants. Cependant, on n’aurait pas osé le faire auparavant ou plutôt on n’aurait pas cru les jeunes lecteurs capables de l’accepter.

¹⁶ Ebenda

¹⁷ Brandt, Heike : « Haben Übersetzerinnen von KJL eine besondere Verantwortung ? » [Les traductrices de littérature pour enfants et jeunes sont-elles investies d’une responsabilité particulière ?], in : *Handbuch Literarisches Übersetzen*, 2015, p. 67 sqq.

Mais il y a d'autres niveaux également, où l'on fait davantage confiance aux jeunes lecteurs aujourd'hui. Alors que dans l'après-guerre, on s'interdisait les jeux de mots et la mauvaise grammaire, par exemple, ma thèse est qu'au plus tard depuis la nouvelle traduction de *Winnie the Pooh* par Harry Rowohlt en 1987, les inventions langagières et les néologismes sont appréciés. Dans cet ouvrage, le traducteur transpose la salade de lettres que sont les vœux d'anniversaire adressés par Maître Hibou – « HIPY PAPY BTHUTHDATH THUTHDA BTHUTHDY » – en « HIRZ LERZ NUCKWNÜSCH UZM BUBU BUGEBU BURZKAT »¹⁸.

Dans le numéro de juillet de la revue *Eselsohr*¹⁹, le traducteur Uwe-Michael Gutzschhahn a ainsi expliqué que dans le livre *The Unbelievable Top Secret Diary of Pig* (L'incroyable journal [top secret] de Monsieur Cochon) d'Emer Stamp (à partir de 8 ans), il avait traduit en allemand les erreurs de grammaire du personnage principal (« Me is Pig. ») par des erreurs du langage familier (« Gestern, wo es geregnet hat ... ») et des doubles superlatifs (« Ente ist mein bestester Freund »), de manière à satisfaire les parents qui attachent de l'importance à la grammaire correcte.

On ne met plus de frein à la créativité langagière des jeunes lecteurs, on l'encourage. L'exemple le plus récent est le livre illustré *Tout au bord* (*Der Bär und das Wörterglitzern*) d'Agnès de Lestrade et Valeria Docampo, traduit en allemand par Anna Taube (mixtvision, dès 3 ans), dans lequel on trouve des créations de mots comme « traumschweben » ou « langeweilschleichen ». Duden ne connaît pas ces mots, les enfants si, eux qui, jour après jour, inventent de nouveaux termes – je le vois avec ma nièce de 3 ans –, et qui la plupart du temps traitent ce genre d'expressions et les réalités étrangères avec beaucoup plus de décontraction que nous l'imaginons. Les réalités étrangères sont acceptées avec le plus grand naturel. En contrepartie, les livres sont lus plusieurs fois, et chaque nouvelle lecture étend le savoir des enfants sur le monde et, dans une histoire qu'ils connaissent déjà, ils comprennent toujours davantage. De cette façon, chaque livre qui n'est pas expliqué jusque dans les moindres détails conserve son intérêt. En ce qui concerne la traduction, Emer O'Sullivan constate : « Une traduction n'est jamais ni entièrement acceptable, ni entièrement adéquate »²⁰. Une remarque qui vaut autant pour la littérature pour l'enfance et la jeunesse que pour les belles-lettres. On peut toujours se disputer sur les traductions et les solutions qu'elles proposent. Pour la traduction d'œuvres destinées aux enfants et aux jeunes, l'important, me semble-t-il, est de prendre les jeunes lecteurs au sérieux, de ne pas les solliciter insuffisamment et de ne pas leur gâcher le plaisir de la lecture.

© Ulrike Schimming, 21 novembre 2015 – Traduction : Marielle Larré

¹⁸ Milne, Alan Alexander: *Pu der Bär* – Œuvres complètes, traducteur: Harry Rowohlt, 1989, p. 85. Je n'ai rien trouvé concernant la littérature et les jeux de mots. Erich Kästner les pratique un peu, Joachim Ringelnatz écrit quelques poèmes dans *Kinderverwirrbuch*, tous deux datant de la République de Weimar, *Alice im Wunderland* (*Alice au pays des merveilles*) est du nonsense qui s'adresse aussi aux adultes.

¹⁹ Gutzschhahn, Uwe-Michael: « Vom Schwein, wo falsches Deutsch spricht », in: *Eselsohr*, juillet 2015, p. 21

²⁰ O'Sullivan, Emer, ebenda, p. 176

Bibliographie

Bardola, Nicola: «Qualitätskriterien für Kinder- und Jugendliteratur»,

http://www.zukunftsministerium.bayern.de/imperia/md/content/stmas/stmas_internet/familie/abschl-bardola-100423.pdf [consulté le 02.10.2015].

Börsenblatt: «Frischekick fürs Zwillingsspaar», No 38/2015, p. 30.

Brandt, Heike: «Haben Übersetzerinnen von Kinder- und Jugendliteratur eine besondere Verantwortung?», in: Harlaß Katrin (éd.): *Literarisches Übersetzen*, BDÜ Fachverlag, Berlin, 2015, pp. 66–76.

Gutzschhahn, Uwe-Michael: «Vom Schwein, wo falsches Deutsch spricht», in: *Eselsohr*, juillet 2015, p. 21.

Korthals, Nadja: «Von St Clare's über Lindenhof nach Hogwarts. Die Besonderheiten der Übersetzung von Kinderliteratur und die Entwicklung eines Schemas zur Analyse kinderliterarischer Übersetzungen am Beispiel von Enid Blytons Mädchenbuchserie St Clare's in Deutschland», Stuttgart: Hochschule der Medien 2012 (= Stuttgarter Beiträge zur Verlagswirtschaft 13).

URL: http://www.hdmstuttgart.de/mp/stuttgarter_beitraege/192.pdf [consulté le 28.09.2015].

Milne, A.A.: *Pu der Bär – Gesamtausgabe*, traduction: Harry Rowohlt, Dressler Verlag, Hambourg, 1989

Mühlbacher, Michaela: «Wie wird Kinderliteratur übersetzt? Untersuchung anhand der Beispiele Kästner und Nöstlinger», mémoire de diplôme, Université de Vienne, 2012.

http://othes.univie.ac.at/25016/1/2013-01-16_8300593.pdf [consulté le 01.10.2015].

O'Sullivan, Emer: *Kinderliterarische Komparatistik*, Universitätsverlag C. Winter, Heidelberg, 2000.